

Suite de valse

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 2.50

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 21 août 1920. — Armoiries
communales. — **LO VILHIO DÈVESÀ**: Le
grand chagrin d'un Savoyard (Emile D.). — Curieuse
coutume. — Suite de valse (J. M.). — Les champi-
gnons. — Stérile attente, suite (R. Molles). — Qui
veut un amoureux. — Echos valaisans. — FEUILLETON:
En rupture de ban (Ad. Villemard).

ARMOIRIES COMMUNALES



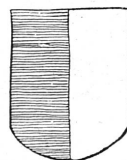
Chenaux. — Quoique Chenaux
ne soit qu'un hameau faisant partie
de la commune de Cully, nous
donnons ses armoiries, d'après un
sceau du XVIII^e siècle: une colom-
be blanche, tenant un rameau vert
d'olivier dans son bec, sur un fond
bleu. On sait que Chenaux produit un excellent vin
de Lavaux, ce qui a donné l'idée à des bons vi-
vants de voir dans ces armes, qui sur le sceau sus-
dit sont surmontées d'un cimier représentant un
bonhomme portant une coupe, une double analogie
entre ce dernier et le patriarche Noé, amateur
de bons crus, et entre la colombe de l'arche et celle
qui figure dans les armes qui nous occupent! Se
non à vero....

* * *



Chevroux. — Les armes de ce
village du Cercle de Grandcour
sont parlantes. On peut les voir sur
une pierre sculptée du XVIII^e siècle,
encastrée dans le mur de l'église. Elles représentent une chèvre
noire, dressée sur ses pieds de der-
rière se détachant sur un fond blanc.

* * *



Cossonay est divisée verticalement
en deux: bleu et blanc. Cet
écu se voit sur un sceau en argent
donné à la ville de Cossonay en
1697 par Fs Charrière, officier aux
services de France et d'Angle-
terre.

Epitaphe. — Dans un de nos cimetières, on lit l'é-
pitaphe suivante:

J'étais bien,
Je voulais être mieux;
Je pris médecine
Et me voici!

Pour la forme. — Un étranger qui se rendait à
Echallens par le train, à la vue de l'Asile de Cery
demanda à un voisin ce qu'est ce bâtiment.

— Ça, monsieur, eh! bien c'est la maison des fous.
— Vraiment! Mais c'est bien grand pour un petit
pays. Il y a donc bien des fous ici?
— Oh! voilà; vous comprenez on y en met quel-
ques-uns pour faire croire que les autres ne le sont
pas.



LE GRAND CHAGRIN D'UN SAVOYARD

DEIN son dzouveno tein, lo grand Fanfoué
vegnâi ti lè z'ans dâ son velâzdo sa-
voyard po fère lè vegnè pè la Couâta. L'irè
bon travaillèu, mâ l'avâi lè tieu rudo chè, rein ne
lâi fasâi pedî que l'ardzein que faillâi sailli dau
porta-mounia.

Quand se fut mariâ, ie dît, on dzo, à sa fenna:
— Attiuta, Madeline, no fô dâi caïon, et n'è n'è
jamé vu atant qu'à Mordze. L'è demicro, la fère
dau sailli-frou et; ci dzo l'eïn a oncora bin mé que
dè coutouma: dâi gro, dâi petit, dâi bliian, dâi
fouma, dzoulhamè dâi rodzo, dâi mo poëtus, dâi
refregnu, dâi cliaïu à grochè quuvè, te porî choi-
si à ton plliési. Se te vaou n'audri lè; mâ po ne pas
fère dâi frè, no preindri onna liquietta. On lâi bé-
téra la tièsse auo mâtè, et poui ne minèri oncora
lè z'eïnfan avoué no. Deïnse on sara ti ein famille,
po allâ et po reveni.

— Su bin d'accò, se repond la Madeline, câ s'aré
curiausa dè passa on iadzo la granta golhie, et dè
vère cliaïu Vaudois: on dît que sant tant galés
d'eïnveron onna botolhie!

Deïn ci tein, dan, avant la granta fresenaïe, n'é-
tâi pas question d'espion et dè bochévîks; n'avâi
pas fauta dè passepo et dè sè fère potraï¹ po passâ
dè France ein Suisse, assebin noutrè cò furant-te
vito decidâ. L'arrevant dan à Mordze, io fant martzi
po dou galé bétion. Pu, s'eïn vont vaire la vela, at-
zelâ dau bescoumo po lè z'eïnfan et, fenalameint
s'eïn furant aô café, tzi l'ami Césâ, io la Madeline
pu s'assurâ que lâi avâi ique dâi Vaudois autentico.

Mâ tandu to ci trafi, lo tein s'étâi gatâ, sebin que
noutrè dzeïn n'urant que quito dè tzerdzi laou bé-
tion su la liquietta et dè vito felâ. L'étâi lo momet:
a péna aô mâtè daou lè, la vaudare étâi se forta,
que le pouro Fanfoué n'eïn étâi pequa maîtrè. Lè
bétion ciellavaint, lè z'eïnfan pllioravaint et la
fenna appelâvè aô séco. Tot dau coup, cra! la
barquietta viré fond su fond! L'homme, que savâi
nadzi, put atterri, mâ lo lè avâi gardâ tot lo resto.
Lè ceïn qu'étâi tristo! Eh bin, quand lâi dzeïn ant
su l'affère et que lâi bounè z'amè sè lameintâvaint
su lo sô dè la fenna et dâi z'eïnfan, lo grand Fan-
foué laou desâi oncora (l'étâi tant grepin!):

— N'è rein cè: les fennè, on n'âi retrâuvé, l'eïn
n'â tant qu'on vâou: lè z'eïnfan, ie sè adî lè fère;
mâ l'è lè caïon que regretto, mè faudra ein ratzetà,
mâ, mè bourlâi que retorno à Mordze!

Emile D.

CURIEUSE COUTUME

NOUS recevons de Langnau la lettre que
voici:

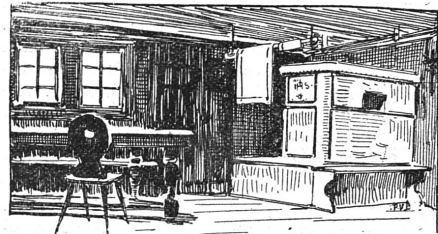
« Il existe dans quelques hameaux re-
culés de l'Emmenthal une singulière coutume:

» Lorsqu'une personne décède, on la lave so-
igneusement avec un grand linge blanc. Une fois

¹ Photographier.

cette opération terminée, on plie le linge en deux
et on en entoure le tronc d'un pommier de pommes
douces. On laisse le linge se pourrir sur l'arbre
même, et l'on dit que lorsque sa décomposition est
complète il en est de même du cadavre mis en
terre. Peut-être est-ce exact, mais cette coutume ne
m'en paraît pas moins peu poétique!

» On me dit qu'elle existe aussi dans la contrée
de Morat. Mais personne ne peut m'en expliquer
l'origine. *Un lecteur.* »



SUITE DE VALSES

ETAIT une histoire lamentable, un de ces
sombres drames qu'a créés le cinéma,
qui ne connaît pas l'impossible et dont
rien n'entrave, dans sa réalisation, la fantaisie,
trop souvent macabre.

Pendant que sur l'écran, devant la foule des
spectateurs attentifs et anxieux, se succédaient les
scènes les plus terrifiantes, un petit orchestre, com-
plice indispensable du film, jouait inconsciemment
une suite de valse. On ne l'écoutait guère, le petit
orchestre, on l'entendait seulement. Mais s'il n'eût
pas été là, il aurait manqué quelque chose au spec-
tacle.

C'était une histoire lamentable. Elle se passait
en Amérique.

Il y avait une fois un bon vieux médecin, appa-
remment retiré des affaires. Son aimable visage
était gracieusement encadré de longs cheveux gri-
sonnants et bouclés. Le bon esculape avait une fille
adorable, qui faisait toute la joie de son père. Elle
venait de quitter le pensionnat et, déjà, n'attendait
plus, dans sa candeur naïve, comme on dit, que le
prince Charmant qui, à deux genoux et les yeux
suppliants, solliciterait la faveur insigne d'unir son
sort au sien.

Il ne tarda pas, le prince Charmant. A peine la
jeune fille était-elle rentrée au bercail, que les sou-
pirs d'un prétendant s'exhalaient sous les fenêtres
de la belle. C'était un ami d'enfance; ils avaient
joué ensemble et gardé l'un pour l'autre une bonne
affection. Mais tandis que chez l'ami cette affec-
tion d'enfance avait, aux doux effluves de l'ado-
lescence, mué en une ardente passion, chez l'amie,
elle était restée ce qu'elle était au début: une sim-
ple et bonne amitié. Cela pouvait peut-être suffire
à faire le bonheur d'un foyer: On ne le croit pas
à vingt ans; on veut plus; on est exigeant.

Donc, l'ami d'enfance fut cruellement éconduit.
Du reste, il eut bien vite un concurrent sérieux, un
beau gentleman, dont l'immense fortune autorisait
tous les rêves fous qui éclosent dans le cerveau
d'une jeune fille en désir de mariage. Il l'emporta.
Et l'ami d'enfance, abandonné, dédaigné, n'eut plus
qu'à aller promener, dans les sentiers déserts des
grands parcs, son dépit et ses larmes, aux accords

impitoyables d'une valse de la *Veuve Joyeuse*, jouée par le petit orchestre.

Le jeune couple épuisa bientôt les délices de la lune de miel. Monsieur était un homme d'affaires, qui, au sortir de son bureau, eût désiré se délasser de ses préoccupations dans le charme intime du foyer. Madame aimait la vie mondaine, la toilette, le five o'clock, le garden party, le bal, le skating; tout opulent qu'il fût, son intérieur ne la retenait guère. Attention ! le flirt guette les jolies femmes au coin de toutes ces avenues du plaisir mondain. Madame flirta. Tout d'abord cela n'a l'air de rien, c'est plaisant, c'est innocent. Mais la pente est forte, elle est glissante; on y a bien vite fait du chemin. Plus qu'on ne voudrait, souvent.

Et l'orchestre préludait à une fantaisie sur la *Belle de New-York*.

L'ami d'enfance, plus désolé que jamais, impuissant à maîtriser sa passion fidèle, épiait dans toutes ses courses en ville l'objet de sa flamme. Il la suivait au five o'clock, au skating, partout, enfin. Un jour, il poussa l'audace jusqu'à se présenter, en tout bien tout honneur, chez celle qu'il aimait. Elle résista à ses sollicitations. Mais ils furent surpris dans leur entretien par le mari. Tableau !

La *Belle de New-York* égrenait toujours ses flonflons à l'orchestre.

Le mari comprit qu'après cette scène, il était prudent pour sa femme et lui de... changer d'air. Il décida une excursion dans les montagnes, où il possédait un élégant cottage. Comment cela se fit-il ? Mystère ! L'ami d'enfance apprit la chose. Vite au chemin de fer :

— Un billet pour... la montagne, je vous prie.

— Voici, M'sieur, X dollars, X deniers, s'il vous plaît.

Tout le monde en voiture ! Un coup de timbre, un coup de sifflet, un ronflement de vapeur. La locomotive part, le train aussi. « A Irkoutsk ! » criait Michel Strogoff. « A... la montagne ! » criait l'ami, tout vibrant d'amour et d'espérance.

A l'orchestre, la *Belle de New-York* avait cédé la place à *Rêve de Valse*.

Déplorable invention que le télégraphe. Monsieur et Madame n'avaient pas plutôt ouvert leurs malles, se promettant un regain de félicité et de douces consolations au sein de cette nature merveilleuse, qu'un télégramme rappelle pour quelques jours Monsieur à New-York. « Affaire importante et urgente, présence indispensable. »

Il fallut partir. Vite l'auto. Embrassades. Inquiétudes. Deux coups de trompe et... bon voyage !

L'auto a franchi l'horizon; elle est déjà bien loin. La nuit est descendue. L'ami, qui veillait aux abords du cottage, y pénétre. Nouvelle entrevue. Sollicitations pressantes. Résistance opiniâtre.

— Chut !... Quelqu'un vient !... Mon mari !... Cachez-vous ! Tenez, là, dans ce cabinet !...

Madame, avec émotion, s'avance vers la porte :

— Qui est là ?

Une tête coiffée d'une casquette à trois ponts et d'une expression peu rassurante apparaît dans l'entre-bâillement de la fenêtre, tandis qu'une jambe passe par dessus la balustrade...

— Au secours ! au secours ! On m'assassine !... Ach !...

Un râle.

L'orchestre se berce toujours de rythmes valseurs...

A l'appel désespéré de celle qu'il aime, l'ami est sorti de sa cachette. Il accourt. Lutte acharnée avec le brigand. Celui-ci parvient à renverser son adversaire et le tue d'un coup de revolver.

Cet exploit accompli, l'assassin retourne vers Madame qui, plus morte que vive, s'est réfugiée dans l'embrasure de la fenêtre. Il faut payer la forte somme, moyennant quoi le brigand se déclarera satisfait. De plus, dans un sentiment de galanterie et pour sauver soi-disant l'honneur menacé de Madame, il ira jeter dans le lac voisin le cadavre de l'ami. On croira qu'il s'est noyé de dépit. Par surcroît de précaution, le brigand attache une pierre au cou du cadavre, car il est des « noyés » qui ont, paraît-il, l'indiscrétion de revenir à la surface.

L'orchestre a profité de la circonstance pour pas-

ser de l'opérette américaine et viennoise à l'opérette française; il joue la valse de la *Mascotte*.

Madame, après toutes ces émotions, s'est évanouie. Elle est tendrement soignée par une négresse, sa vieille bonne. Elle reprend bientôt ses couleurs et son sourire. Quand Monsieur revient de New-York, où il a réussi une excellente affaire, le paisible cottage caché dans les feuillages ne trahit rien du terrible drame dont il recèle le secret sous son odorante parure de glycine et de jasmin.

Sur l'écran à fond noir se détachent en lettres lumineuses les mots : « Bonne nuit ! »

A l'orchestre, meurent les dernières notes de la valse :

Les envoyés du paradis
Sont des mascottes, mes amis,
Heureux celui que le ciel dote
D'une masco... o... o... ote !

J. M.

Il faudra changer ça ! — On venait de condamner un malfaiteur aux travaux forcés à perpétuité.

— Qu'est-ce que ça peut faire aux voleurs et aux assassins une pareille condamnation, observe quelqu'un, ils meurent presque toujours avant d'avoir terminé leur peine.

Faut s'entendre. — Mme X. à sa nouvelle cuisinière :

— Vous savez, Françoise, j'irai avec vous au marché tous les mercredis et samedis.

— Bien, madame; alors qui est-ce qui portera le panier ?

LES CHAMPIGNONS

Certain rustique né dans les forêts sévères

du Chalet-à-Gobet,

de Corcelle ou de Montpreveyres,
et connu de loin grâce au bois qu'il dérobaît,
allait un jour, avec sa prudence ordinaire,
à la Cure où pourtaut il ne fréquentait guère.

Il avait ses raisons pour cela.

— Bien le bonjour, monsieur le pasteur; je tiens là un tout petit panier que la bourgeoise envoie afin que vous goûtiez un peu nos champignons. Je les ai ramassés sur les bords de la Broie.

Je vous les garantis, c'est pas de la poison;

Je m'y connais, allez, sinon

je veux que la peste me broie.

Le pasteur fort surpris, car il savait trop bien

que ce vieux Joratier ne donnait jamais rien,

de tout son cœur le remercie,

Puis tôt après le congédie.

— Essayez, essayez, puis vous m'en donnerez

des nouvelles bientôt. Vous vous en lècherez

les lèvres.

— Grand merci.

— Bien ! à la revoïgance.

Demain je reviendrai reprendre mon panier.

Le lendemain notre homme à la Cure s'avance :

Il n'avait nul regard pour le ciel printanier,

d'autres soins occupaient sa noble intelligence.

Toujours avec prudence,

il entre sous le toit,

à l'office va droit,

Et parlant à la cuisinière,

de son air le plus débonnaire :

— Ça va bien !

— Oui, monsieur.

— Et vous avez mangé

mes champignons ?

— Oui, tous.

— On n'est pas dérangé ?

— Non, non.

— Personne n'est malade ?

— Non, monsieur. Merci bien !

— Allons, tant mieux, tant mieux :

après tout je craignais.

— Non, cette régalade

leur a fait grand plaisir.

— Ah ! ça me rend joyeux.

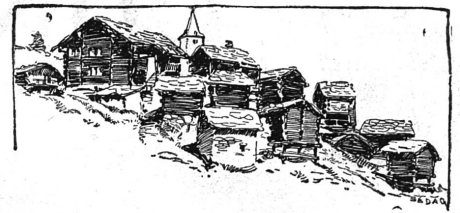
Et, de retour chez lui, notre brave rustique,

réjouit du propos de cette domestique,

s'écria : Femme on peut mettre les champignons,

Je me suis assuré qu'ils sont bons.

A. DUMAS.



STÉRILE ATTENTE

(Suite.)

Le bonheur n'est pas là où nous sommes; il est là-bas, très loin peut-être : il appartient aux gens de la grand'ville.

Sans doute Jean-Paul n'était plus un être normal; victime d'une douce folie, il divaguait et si il vivait en liberté, c'est qu'il n'importunait personne. Néanmoins les choses qu'il m'avait dites, pour bizarres qu'elles paraissent, corroboraient parfaitement certaines de mes observations et dès lors je n'eus pas de répit avant d'avoir pénétré le passé de cet homme dont l'attente, pour stérile qu'elle était, n'en subsistait pas moins, énigmatique.

* * *

La campagne m'a toujours irrésistiblement attiré, fasciné même et, bien que citadin de naissance, de bonne heure, ma vie, de par la direction que je lui imprimais, s'écoulait, tout entière partagée entre le travail absorbant et fiévreux de la grand'ville et le calme apaisant de la campagne, où j'habitais. Je réalisais parfaitement le type du « citadin-paysan ». A telles enseignes que pour les uns j'étais le « Monsieur de la Ville », c'est-à-dire un bienheureux personnage, pour qui la ville n'avait plus de secret et pour mes convillageois, la ville c'était... tout le bonheur qu'on n'a pas au village. Pour les autres, au contraire, mes collègues citadins, j'incarnais leur rêve toujours irréalisé du « gentilhomme-paysan ». Et c'est ainsi que je me trouvais entièrement satisfait de mon sort à la seule pensée que j'excitais, à la fois l'envie des uns et des autres. *Le bonheur n'est pas là où nous sommes...* Cette phrase lumineuse prononcée par ce vieux fou de Jean-Paul ne cessait de me revenir à la mémoire.

O bonheur, cime aux neiges éternelles, dont les parois inaccessibles semblent défier les meilleurs alpinistes de la vie, j'aime à contempler du modeste chalet, sis au milieu des paisibles pâturages où je coule des heures douces au comble de la félicité.

* * *

Des semaines s'écoulèrent sans qu'une occasion me révélât le passé de Jean-Paul.

Un jour, cependant, j'allais rendre visite à un mien parent, qui, depuis de longues années avait quitté le village pour aller s'établir à l'autre bout du canton. La soirée était belle et nous étions au jardin, toute la famille réunie autour de la vieille table de chêne massif, table d'antan, table familiale qu'on désertait moins jadis à cause du bonheur qu'il y avait encore à s'asseoir ensemble autour d'elle.

Nous causions et ma vieille tante se plaignait amèrement du manque de confort au village. Elle allait en venir à parler du bonheur des citadines ses amies lorsque mon oncle, qui, sans doute habitué aux plaintes répétées de sa femme, écoutait silencieusement, lança, au beau milieu de la conversation :

— Va-t-en voir si Jean-Paul attend toujours !

— Jean-Paul, m'écriai-je, vous savez donc ?

— Si je sais, reprit mon oncle, si je sais... Il demande si nous savons...

— Oui nous savons, dit en soupirant ma tante. C'est même une des manies de mon mari de conter l'histoire de Jean-Paul à tout propos et les oreilles m'en cornent encore.

Malgré les récriminations de ma tante, je priais mon oncle de me conter cette histoire dont j'attendais la clé de l'énigme qui m'intriguait si vivement.

(A suivre.)

R. MOLLES.

Fonds perdu. — Un saltimbanque avait perdu le tambour avec lequel il accompagnait son boniment.

— Que voulez-vous que je devienne à présent que j'ai perdu mon « fonds de roulement ».